L'AVOCAT CHANSONNIER,

OU

QUI COMPTE SANS SON HÔTE,

COMPTE DEUX FOIS.

COMÉDIE-PROVERBE,

PAR M. DORVIGNY.

Représentée, pour la première fois, à Paris; sur le Théâtre des VARIÉTÉS AMUSANTES, *en* 1779.

NAPOLI

PERSONNAGES.

L'AVOCAT.

DUPRÉ, *ſon Ami.*

UN OFFICIER.

UNE VIEILLE PLAIDEUSE.

UN TAILLEUR.

UN PERRUQUIER.

ANDRÉ, *Valet de l'Avocat.*

La Scène ſe paſſe dans le Cabinet de l'Avocat.

L'AVOCAT CHANSONNIER,

COMÉDIE-PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

L'AVOCAT, *ſeul, entre en ſe curant les dents.*

MA foi, l'on a beau dire, c'eſt un état bien agréable que celui d'un garçon, ſur-tout lorſqu'un certain mérite, joint à une certaine tournure.... vous donne une certaine conſidération !

Fêté, couru, déſiré par-tout, chaque jour amène de nouveaux plaiſirs, & l'on n'a d'embarras que ſur le choix.... Voyons, recueillons-nous un peu.... A qui donnerai-je le reſte de ma journée.... Liſons l'Agenda de ma Semaine....

(*Il lit ſur un Souvenir.*)

(*Il lit.*) Lundi.... Oh! c'eſt paſſé cela.

Soupé & Bal chez Madame Deſallures, en rejouiſſance de l'Arrêt de ſeparation de corps & de biens que je lui ai fait obtenir.

(*Il parle.*) Ce ſouper-là fut charmant. O pouvoir du divorce! Jamais les Convives ne furent plus gais, & jamais l'on ne but de meilleur cœur à la ſanté d'un mari.

(*Il lit.*) Mardi, quart de loge à l'Opéra avec la Marquiſe de Bavardini & le Chevalier Lorgnac.

(*Il parle.*) Ah, comme nous raiſonnâmes ſavamment ce jour-là! Que de remarques profondes!... Que de déciſions ingénieuſes nous donnâmes ſur la Muſique! Oh! vivent les gens de Paris pour ſe connoître à tout.

(*Il lit.*) Mercredi, à la chaſſe avec le Commandant de Verac & le Préſident du Terrier.

(*Il parle.*) Ah! parlez-moi de cette partie-là.... Comme nous étions faits en revenant! Moulus, éreintés, trempés juſqu'aux os, affamés qui pis eſt, & preſque eſtropiés des coups de fuſils que nous avions tiré à tort & à travers.... Mais, quel plaiſir nous avons eu! Ah! il n'y a que la chaſſe pour ſe bien amuſer.

(*Il lit.*) Jeudi, partie fine au Gros-Caillou avec ces deux Américains & leurs Maitreſſes, le Capitaine Sabord & le petit Abbé de Saint-Gilles.

(*Il parle.*) Ah, morbleu! quel tapage cette journée-là! Que de verres nous caſſâmes! Que de folies nous fîmes! La tête tournoit à tout le monde!... Ces Américains font ſi bien les choſes! L'Abbé chantoit de ſi jolies Chanſons! Ces Demoiſelles danſoient & buvoient ſi proprement! Le Capitaine juroit ſi énergiquement!... Ah!

ma foi, il faut en convenir, il n'y a que ces compagnies-là pour la gaieté.

(*Il lit.*) Vendredi. Ah! c'eſt aujourd'hui; voyons un peu: ſouper avec Dupré chez la Baronne de Wouiſtival, pour y eſſayer ce nouveau jeu. (*Il parle.*) Ah! je m'ennuirai-là immanquablement... Je ne me ſoucie pas d'y aller.... N'y a-t-il que cela aujourd'hui? (*Il relit.*) Ah! ſi-fait, Vendredi, encore Concert chez Madame de Saint-Ange. (*Il parle.*) Ah! diable! il ne faut pas manquer cela. Sa fille eſt charmante! une voix divine! une main miraculeuſe! C'eſt un vrai prodige! Elle ne me ſort pas de l'eſprit cette fille-là.... Ce ſeroit un fort bon parti.... Sa mère a de l'amitié pour moi, elle ne me la refuſeroit peut-être pas.... Il faudra voir. J'irai.... oh! oui, j'irai; je paſſerai là la ſoirée.... mais à propos je me rappelle, il y aura auſſi une brillante aſſemblée chez Madame Douci, un Bal prié. Il faut m'y trouver... Comment faire, je n'ai pas de billets.... Oh! je vais arranger cela. Duval eſt mon ami, c'eſt l'Ordonnateur des fêtes chez Madame Douci; je vais lui écrire de m'en envoyer quelques-uns. J'y menerai Madame de Saint-Ange & ſon aimable fille. C'eſt fort bien imaginé. Écrivons. (*Il ſe met à écrire, & appelle.*) Holà, André!

SCENE II.

L'AVOCAT, ANDRÉ *venant derrière lui.*

ANDRÉ.

MONSIEUR.... (*L'Avocat ne lui répond pas, & continue d'écrire.*) Eſt-ce ti moi qu'il appelle donc?... Monſieur, me vlà.

L'AVOCAT *écrit ſans voir André.*

(*A part.*) Duval m'enverra des billets avec plaiſir, il ſera charmé de me voir là.

ANDRÉ, *à part.*

Bon! il cauſe tout ſeul. J'ai cru qu'il m'appelloit, moi. J'ai laiſſé là mon goûté. (*Il s'en retourne.*)

L'AVOCAT

(*A part.*) Madame Douci elle-même ſera enchantée de cela. (*Il rappelle.*) André.

ANDRÉ, *revenant.*

(*A part.*) Eh ben donc, eſt-ce que les oreilles me cornent? Monſieur!

L'AVOCAT, *ſans le voir ni l'entendre.*

Cette Mademoiſelle Saint-Ange me fait tourner la tête!

ANDRÉ.

Et moi, où diable eſt-ce que j'ai donc la mienne? Je crois toujours qu'il m'appelle. (*Il s'en va encore.*)

L'AVOCAT, *appellant.*

André ! André ! viendras-tu donc, malheureux ?

ANDRÉ, *arrivant avec ſon pain, écoute de la Couliſſe avec des attitudes comiques.*

Ah ça, c'eſt-ti ben ſûr ſte fois-ci.

L'AVOCAT, *le voyant.*

Comment, miſérable ! tu manges ! & voilà une heure que je m'égoſille à t'appeller.

ANDRÉ, *de la Couliſſe.*

Oh ! c'eſt tout de bon. (*Il avance.*) Eh ben, Monſieur, nous ſommes à deux de jeu, vlà une heure que je vous réponds. Qu'eſt-ce qu'il vous faut ?...

L'AVOCAT.

Tiens, voilà une lettre....

ANDRÉ, *la prenant, s'en va.*

C'eſt bon, donnez.

L'AVOCAT.

Eh bien ! où vas-tu ?

ANDRÉ.

Je vas porter vote lettre.

L'AVOCAT.

Et où, imbécille !

ANDRÉ.

Eh pardine ! à ſon adreſſe, peut-être.

L'AVOCAT.

Mais elle n'eſt pas miſe l'adreſſe, regarde-y donc ?

ANDRÉ.

Eh ben ! mais, ça n'eſt pas ma faute à moi ; c'eſt la vôtre, Monſieur.

L'AVOCAT.

Comment, ma faute !

ANDRÉ.

Eh ! ſans doute, Monſieur. Comment voulez-vous que je trouve, ſi vous n'écrivez pas ?

L'AVOCAT.

Mais donne-moi le tems, du moins ! Ah ! quelle patience il faut avoir !

ANDRÉ.

Ah ! Monſieur, il ne faut pas vous fâcher. Si vous ne voulez pas l'ecrire, il n'y a qu'à me la dire, c'eſt tout de même.

L'AVOCAT.

Ah ça, dis donc, me laiſſeras-tu parler une fois ?

ANDRÉ.

Pardine, quatre ſi vous voulez, Monſieur ; je ne ſuis pas pour vous impoſer ſilence.

L'AVOCAT.

C'eſt bien heureux ! Sais-tu où demeure Monſieur Duval ?

ANDRÉ.

Monſieur Duval ? Non, Monſieur.

L'AVOCAT.

Eh bien, écoute, tu iras....

ANDRÉ.

Oui, Monſieur, tout de ſuite.

L'AVOCAT.

Tu paſſeras d'abord....

ANDRÉ.

Oh! par où vous voudrez, vous n'avez qu'à dire.

L'AVOCAT.

Tu demanderas....

ANDRÉ.

C'eſt pas la peine. Je trouverai ben de moi-même, allez, n'ayez pas peur.

L'AVOCAT.

Au diable ſoit l'original! tu ne veux donc pas m'écouter aujourd'hui?

ANDRÉ.

Eh mais, Monſieur, ſi-fait je le veux ben! Je ne ſuis pas votre Domeſtique pour rien, peut-être?

L'AVOCAT.

Je te dis que tu demanderas....

ANDRÉ.

Oh! tout ce que vous voudrez, Monſieur.

L'AVOCAT.

Le carrefour de....

ANDRÉ.

De Saint-Jacques?

L'AVOCAT.

A l'autre! Saint-Jacques! Eſt-ce qu'il y a un carrefour Saint-Jacques, donc?

ANDRÉ.

Ah ! dame, Monſieur, je n'en ſais rien.

L'AVOCAT.

Eh ! ſi tu n'en ſais rien, pourquoi parles-tu donc ? C'eſt le carrefour de.... de.... Eh ! qui finit en i.

ANDRÉ.

En i ! Ah ! j'y ſuis. Des Innocens.

L'AVOCAT.

Ah ! parbleu, oui ! tu l'as dit, innocent ! C'eſt bien toi.... Où diable vas-tu me chercher cela ? Quand je te dis en i. Le carrefour de.... de.... Buſſy.

ANDRÉ.

Ah ! oui, Buſſy.... Pardine, je l'aurois ben dit auſſi, avec le tems.... Eh ben, Monſieur, qu'eſt-ce que j'y dirai au carrefour de Buſſy ?

L'AVOCAT.

Comment ! ce que tu lui diras ? Eh ! parbleu, rien.

ANDRÉ.

Rien ! Ce n'eſt donc pas la peine d'y aller ?

L'AVOCAT.

Mais que tu es donc borné !... Je te dis que tu iras au carrefour de Buſſy, tu y trouveras un Loueur de carroſſes....

ANDRÉ.

C'eſt-ti ben ſûr, Monſieur ?

L'AVOCAT.

Très-certainement.

ANDRÉ, *s'en allant.*

A la bonne heure.

L'AVOCAT.

Eh bien, où vas-tu encore ?

ANDRÉ.

Au carrefour de Buſſy, louer un carroſſe.

L'AVOCAT.

La peſte ſoit de l'animal ! Eh ! qui diable te parle de cela ?

ANDRÉ.

Comment ! qui ? Eh ! vous-même.

L'AVOCAT.

Moi ! mais tu radotes ! ... Je te dis que tu verras un Loueur de Carroſſes, à côté d'une petite allée à porte verte.

ANDRÉ.

Oui, Monſieur.

L'AVOCAT.

Tu entreras dans l'allée, tu monteras au troiſième.

ANDRÉ.

Oui, Monſieur.

L'AVOCAT.

Tu y verras une petite porte jaune avec une ſonnette.

ANDRÉ.

Oui, Monſieur.

L'AVOCAT.

Tu demanderas là Monſieur Duval.

ANDRÉ.

Oui, Monſieur.

L'AVOCAT.

Tu lui remettras cette lettre de ma part, & tu attendras la réponſe : entends tu à préſent?

ANDRÉ.

Oui, Monſieur, très-bien.

L'AVOCAT.

Oh, oui, très-bien! Et moi, j'en doute très-fort. Voyons, répète-moi un peu ce que je viens de te dire. Où iras-tu?

ANDRÉ.

Monſieur, j'irai d'abord au carrefour de.... de.... Tiens, vlà que je l'ai oublié, moi! En i, ſuffit....

L'AVOCAT.

Oui, Buſſy.

ANDRÉ.

Eh! ſans doute, Buſſy. Je trouverai un Loueur de carroſſes verts, & je ferai monter le troiſième dans une allée jaune avec une ſonnette de vote part, dont j'en attendrai la réponſe. C'eſt-ti ça?

L'AVOCAT.

Oui, à-peu près.

ANDRÉ.

Oh! je faïs bien les commiſſions, allez.

L'AVOCAT.

C'eſt ce qu'il me ſemble.... (*A part.*) Je ne lui ferai jamais entendre raiſon.... (*Haut.*) Va-t-en toujours, va; & quand tu ſeras au carrefour de

de Buſſy, tu demanderas Monſieur Duval, tout le monde te l'indiquera.

ANDRÉ.

Ah! pardine, Monſieur, je n'ai pas beſoin de perſonne; c'eſt ben indiqué comme nous avons dit.

L'AVOCAT.

Oh! oui, très-bien! Va toujours.

ANDRÉ.

Faut-il revenir tout de ſuite, Monſieur?

L'AVOCAT.

Oui, ſans doute, & aller bien vîte encore! J'attends la réponſe.

ANDRÉ, *allant tout doucement.*

Oh! vous n'attendrez pas long-tems, allez. Quand une fois j'ai pris mes jambes à mon cou, j'ai putôt fait mes quatre tours qu'on n'a regardé par où.

L'AVOCAT.

Il y paroît.

ANDRÉ, *revenant.*

Monſieur, ſi ce Monſieur-là n'y étoit pas, li laiſſerai-je la lettre?

L'AVOCAT.

Oh! il y ſera encore. Il a dîné chez lui; mais il faut aller vîte, car c'eſt très-preſſé.

ANDRÉ.

Oh bien! Monſieur, puiſque c'eſt comme ça; c'eſt tout de d'même comme ſi il l'avoit.... Ce ſera ben du malheur ſi je m'amuſe en chemin.

L'AVOCAT.

Bon, bon; va-t-en.

ANDRÉ, *revient.*

Oh mais, c'eſt que moi, Monſieur, je ne ſuis pas de ces cauſeurs que tous ceux qui rencontrent ils s'arrêtent à jaſer avec eux.

L'AVOCAT.

Mais va-t-en donc.

ANDRÉ, *revenant.*

Oh! pour la langue d'abord, vous pouvez ben dire du depis que vous me connoiſſez que c'eſt pas par-là que je pèche.

L'AVOCAT.

Non, certainement. Le diable ſoit du bavard!

ANDRÉ, *revenant.*

Ni à boire un verre de vin dans le premier Cabaret que je trouverai, dà.

L'AVOCAT.

Ah! je n'en puis plus. Mais partiras-tu donc aujourd'hui!

ANDRÉ.

J'y vas, Monſieur; mais c'eſt pour vous montrer auſſi que je ne ſuis pas deſſus ma bouche.

L'AVOCAT.

Je le crois; mais ma lettre encore un coup.

ANDRÉ.

Eh ben! la vlà, Monſieur; ça va t'être fait tout de ſuite.... Ne vous impatientez pas, je vas t'être

ici dans la minute; & pis ſi vous avez d'autre commiſſion, nous les ferons; pas vrai, Monſieur.

L'AVOCAT.

Oui, oui..... Ah! à propos de commiſſion, en paſſant, c'eſt ton chemin, tu entreras chez mon Tailleur, qu'il ne manque pas de m'apporter mon habit neuf; & chez le Perruquier, il m'a promis une perruque pour aujourd'hui: s'il ne me l'apporte pas ce ſoir, je n'en veux plus.

ANDRÉ.

Je leux dirai, Monſieur..... (*A part.*) Diable, voilà ben des apprêts! Y a queuque choſe en l'air.... Oh! je ſaurons toujours ben ça d'un moment à l'autre. N'y a jamais que vingt-quatre heures de myſtère dans le ſecret des Maîtres. Quand ils ne le font pas deviner la veille, ils les découvront le lendemain.... Ne vous ennuyez pas, Monſieur; j'allons expédier tout ça en un clin-d'œil.... (*Il s'en va.*).... (*Il revient un inſtant après.*) Tenez, vlà tout juſte Monſieur Dupré, qui vient vous tenir compagnie en attendant.

SCENE III.

L'AVOCAT, DUPRÉ.

DUPRÉ, *très-vivement.*

ALLONS, allons, mon ami; dépêchons, voilà ſix heures; eh vîte, eh vîte, partons.

L'AVOCAT, *lui préſentant une chaiſe.*

Ah! bon jour, mon cher Dupré: aſſieds-toi un inſtant.

DUPRÉ, *le tirant.*

Non, non. Diable! nous n'avons pas le tems; décampons.

L'AVOCAT, *le voulant faire aſſeoir.*

Écoute-moi donc, j'ai quelque choſe à te dire.

DUPRÉ, *ſe levant.*

Et moi, je n'ai rien à entendre. Il eſt ſix heures, on nous attend, partons.

L'AVOCAT.

Mais laiſſe-moi te conter....

DUPRÉ.

Tu me conteras ça en chemin: viens-t-en.

L'AVOCAT.

Oh! tu m'impatientes avec ta vivacité.

DUPRÉ.

Et tu me tue avec ta chaleur. Madame de

Wouiſtival attend..... Les tables ſont dreſſées, les cartes ſont déployées, les parties ſont arrangées. Il ne manque plus que nous, mon ami. Chaque minute qui s'écoule, chaque coup de ſonnette que l'on entend leur cauſe un treſſaillement, un battement de cœur, une impatience..., Mets-toi à la place de ces gens là.... Eh! ventrebleu, ton ſang-froid me feroit tourner la tête!

L'AVOCAT.

Mon ami, j'ai fait des réflexions.

DUPRÉ.

Sur quoi! Sur le jeu! As-tu trouvé quelques nouveaux coups?

L'AVOCAT.

Eh! laiſſe-là ton jeu & tes coups nouveaux, & écoute-moi: je ne veux pas aller ce ſoir chez la Baronne de Wouiſtival.

DUPRÉ.

Qu'eſt-ce que tu dis-là! Tu ne veux pas aller chez la Baronne!

L'AVOCAT.

Non.

DUPRÉ.

Ah! ventrebleu! es-tu fou donc? Eſt-ce que la tête te tourne? Comment! une partie montée! des gens invités! tous les apprêts faits! ta parole donnée! un ſouper de commandé! Oh! quand il n'y auroit que cet article-là ſeul, je n'y manquerois pas pour un Empire.

L'AVOCAT.

Il faudra pourtant bien que tu y manques auſſi.

DUPRÉ.

Moi! Oh cela, par exemple, c'eſt une autre affaire... Tu ne me connois pas, vois-tu; quand une fois j'ai donné ma parole, c'eſt plus que ſi vingt Notaires y avoient paſſé: c'eſt ſacré.... Eh! dis-moi donc, comment eſt-ce que nous ferons pour manquer cela?

L'AVOCAT.

Rien de plus aiſé. Tiens, tu lui diras....

DUPRÉ.

Moi! Oh! non, je ne lui dirai jamais cela d'abord....

L'AVOCAT.

Mais écoute donc, tu lui feras entendre....

DUPRÉ.

Oh! non. Je t'aſſure, tiens, moi, je ne peux pas mentir, vois-tu; c'eſt plus fort que moi. La vérité par-deſſus tout.... Eh! dis donc, ſi elle s'apperçoit que je lui mens....

L'AVOCAT.

Elle ne s'en appercevra pas.... On cherche un prétexte vraiſemblable..... Retournes-y, tu lui diras....

DUPRÉ.

Oh! oui comme tu dis, des prétextes.... Oh! je n'en manquerai pas.... Ce n'eſt pas là l'embarras, j'en trouverai bien.... Je lui dirai.... Je lui ferai accroire.... par ſuppoſition.... Vlà le diable! car c'eſt-là le difficile, vois-tu; je lui dirai bien, mais.... elle ſera piquée!

L'AVOCAT.

Eh, non ! tu lui diras qu'une indiſpoſition ſubite me retient chez moi pour aujourd'hui, que tu vas revenir me faire compagnie, & que demain ou après, notre partie aura lieu. Ce n'eſt pas là un gros menſonge ! Ta conſcience timorée peut bien haſarder cela.

DUPRÉ.

Ah, oui ! pour cela c'eſt une babiole. Oh ! je lui dirai bien cela.... Mais écoute donc.... je ne vois pas trop pourquoi je reviendrois, moi ; pourquoi veux-tu me priver du plaiſir de ſouper chez elle ?

L'AVOCAT.

C'eſt que je veux te mener avec moi à un excellent ſoupé....

DUPRÉ.

Oh ! un excellent ſoupé.... Ce n'eſt pas cela qui me détermine ; je ne ſuis pas gourmand, ni friand, tu me connois.... Je ſuis délicat ſeulement ſur la propreté, ſur la qualité des mets, voilà tout.... Et dis-moi, y as-tu mangé quelquefois ? Traite-on bien dans cette maiſon-là ?

L'AVOCAT.

Oui, oui, tu ſeras content, je t'en réponds : d'ailleurs, ceci ſera plus amuſant que le triſte jeu de la Baronne de Wouiſtival ; il y aura Concert, Bal & tout ce qui s'enſuit.... Oh ! la ſoirée ſera bien employée.

DUPRÉ.

Oh ! Concert, Bal, tout ce que tu voudras ; mais cela m'eſt à-peu-près égal. Tu ſais que la

Danſe n'eſt pas mon fort : d'ailleurs, moi, je fais tout ce qu'on veut ; je ſuis naturellement gai ; je m'amuſe de tout ; une mouche qui vole..... Eh, dis donc, y a-t-il de bonnes Danſeuſes ? Peut-on s'en donner-là comme il faut ?

L'AVOCAT.

Tu m'en diras des nouvelles !... Et de jolies Femmes ; ah !... (*Il baiſe ſes doigts.*)

DUPRÉ.

Oh ! pour les Femmes.... cela m'eſt égal. Dieu merci, le ſexe ... Non, ſur cet article-là, je ſuis bien indifférent.... Ça fait pourtant plaiſir à voir, ſur-tout quand elles ſont bien faites.... C'eſt, c'eſt la taille que je regarde, moi.... Y en a-t-il quelqu'une de connoiſſance ? Eſt-ce de la jeuneſſe ?

L'AVOCAT.

Je ne te dis rien de plus. Je veux te ménager le plaiſir de la ſurpriſe.... Suffit que tu me remercieras demain. En attendant, va vîte nous dégager chez ta Baronne, & reviens me trouver ici.

DUPRÉ.

Dis-moi donc, du moins....

L'AVOCAT.

Je ne te dis rien de plus ; va, & reviens.

DUPRÉ.

Il faut que j'aye bien de la confiance en toi.

L'AVOCAT.

Tu n'en ſaurois avoir trop. Laiſſe-toi conduire & tu n'y perdras pas.

DUPRÉ.

Allons, je me livre aveuglement; mais ſonge à me bien dédommager, au moins.

L'AVOCAT.

Eh va, va toujours, te dis-je. Tu auras plus de plaiſir encore qu'je ne t'en promets.

(*Dupré s'en va.*)

SCENE IV.

L'AVOCAT, *ſeul.*

ANDRÉ ne va pas tarder à revenir. Il aura trouvé Duval, il va me rapporter des billets!... Oh! nous nous amuſerons comme des Rois!... Ah! voici le Perruquier.

SCENE V.

L'AVOCAT, LE PERRUQUIER *portant une Boëte à perruque.*

L'AVOCAT.

SOYEZ le bien venu, Monſieur Amidon. Vous m'apportez ma perruque?

LE PERRUQUIER.

Pas tout-à-fait, Monſu.

L'AVOCAT.

Comment ! pas tout-à-fait.... Qu'avez-vous donc là ?

LE PERRUQUIER.

Oh ! ceci, Monſu, eſt une autre affaire... Votre perruque bous l'aurez démain.

L'AVOCAT.

Demain ! oh ! vous me l'avez promiſe pour aujourd'hui, & je la veux pour aujourd'hui.

LE PERRUQUIER.

Monſu, il y a erreur dé part ou d'autre. On vous l'a promiſe pour démain, & vous l'aurez démain.

L'AVOCAT.

Il me la faut aujourd'hui, Monſieur, aujourd'hui.

LE PERRUQUIER.

On né lé peut qué démain, Monſu, qué démain.

L'AVOCAT.

Ah, miſéricorde ! Il ne manquoit plus que cela pour me faire tourner la tête.... Mais voyez ſi cela ne crie pas vengeance, là ! Dépendre d'une miſérable perruque !... Ah ! Monſieur Amidon, vous me jouez-là un cruel tour !

LE PERRUQUIER.

Mais, Monſu, cela vous preſſe donc d'une manière urgente ?

L'AVOCAT.

Ah ! mon cher ami, vous n'imaginez pas de

quelle conſéquence cela eſt pour moi ! J'aimerois mieux me laiſſer condamner par défaut, j'aimerois mieux manquer à l'Audience & perdre le procès de mon meilleur Client, que de manquer l'occaſion que j'ai pour ce ſoir.

LE PERRUQUIER.

Eh, cette occaſion dépend d'une perruque !..., Monſu, jé conçois parfaitement votre raiſon. Quand une affaire tient au cœur, on s'y oſtine; lé deſir eſſite; la difficulté irrite; l'humeur s'en mêle, & puis vient lé diable qui brouille tout.... N'eſt-ce pas à-peu-près-là votre ſituation ?

L'AVOCAT.

Écoute, mon enfant : nous perdons un tems précieux ; en donnant pour boire aux Garçons, n'y auroit-il pas moyen....

LE PERRUQUIER.

Monſu, donner pour boire eſt une bonne penſée qué bous avez-là, aſſurément. Nous prendrons lé pour boire ; mais la perruque né pourra pas être finie aujourd'hui.

L'AVOCAT.

Pourquoi donc ne pourra-t-elle pas être finie aujourd'hui.

LE PERRUQUIER.

Pour deux raiſons : la première, c'eſt qué d'abord elle n'eſt pas encore commencée.

L'AVOCAT.

Ah ! ventrebleu ! avec cette première-là il n'en faut pas une ſeconde.

LE PERRUQUIER.

Monſu, la ſeconde n'eſt pas mauvaiſe non plus.

L'AVOCAT.

Quelle eſt-elle?

LE PERRUQUIER.

C'eſt qué, ſauf votre reſpect, nous venons dé régarnir à neuf une démie douzaine dé têtes fémelles qui avoient un peu ſouffert dé la dernière réforme, & cette rémonture nous a emporté juſqu'au dernier chéveu dé la Boutique.

L'AVOCAT.

Ah, miſérable! comment vais-je donc faire?

LE PERRUQUIER.

Monſu, patientez un inſtant. Lé Vourgeois m'envoye pour vous propoſer un pétit accommodément.

L'AVOCAT.

Eh, ventrebleu! quel accommodement trouver à cela?

LE PERRUQUIER.

Lé voici..... Céans eſt une perruque toute neuve.... vòyez-la. Après-démain elle doit jûger un procès dé trente mille livres dé rente; ſentez-vous la conſéquence! Elle ſé trouve trop petite pour la tête du Juge, & juſte la méſure dé la vôtre. Si elle vous convient, cela nous arrangéra tous. Jé bous la coëfferai tout d'abord, bous mé la payerez immédiatement; dé botre argent, cé ſoir lé Vourgeois rachetera du chéveu; démain, nous réferons la perruque du Préſident, & après

démain, Monſu, elle triomphéra dans lé Barreau.

L'AVOCAT.

C'eſt fort bien raiſonné, pourvu que je triomphe ce ſoir au Bal de Madame Douci.... Voyons, eſſayons-là.

LE PERRUQUIER.

Mettez-vous-là, Monſu. (*L'Avocat s'aſſied & met ſon mouchoir ſur ſes épaules. Il le coëffe.*) Ah! ſource dé la Garonne! comme un charme! Quand on l'auroit faite exprès, elle n'emboîteroit pas mieux la figure. Régardez-bous, Monſu.

L'AVOCAT, *ſe regarde à la glace.*

Bon! quel conte! Cela va tout de travers!... Cela me rend tout bouffi!

LE PERRUQUIER.

Eh, Monſu! non pas. C'eſt l'air dé botre viſage.

L'AVOCAT.

Bon! l'air de mon viſage! Cela m'engonce trop, peut-être. Voyez donc.

LE PERRUQUIER.

Eh, Monſu! laiſſez donc prendre ſon pli.... Croyez-bous qué jé veuille bous tromper.... Bous n'aurez pas fait quatre tours dé rue, qué la perruque aura pris ſa forme..... la phyſionomie ſé dévéloppera.

L'AVOCAT.

Croyez-vous?

LE PERRUQUIER.

Aſſurément, Monſu; l'air dégagéra cela.... N'oubliez pas lé Garçon, s'il vous plaît.

L'AVOCAT, *ſe regardant.*

Effectivement, je crois qu'elle pourra paſſer.

LE PERRUQUIER.

Sandis! quand jé vous dis qué c'eſt botre tête toute crachée!... Il y a pour boire à la ſanté dé Monſu?

L'AVOCAT.

Ah! toute réflexion faite, je la garde.... Tenez, voilà un louis; c'eſt le prix convenu.

LE PERRUQUIER.

Monſu, c'eſt-là, ſans doute, lé compte du Vourgeois?

L'AVOCAT.

Oui, mon ami.

LE PERRUQUIER.

Fort bien! Eh, lé compte du Garçon où ſé trouvera-t-il?

L'AVOCAT.

Ah! tu as raiſon. Tiens, voilà pour toi..... Emporte auſſi la vieille, & recommande à ton Bourgeois que quand il fera comme cela des remontes, il laiſſe quelque choſe en réſerve pour les Pratiques.

LE PERRUQUIER.

Oui, oui, Monſu; actuellement qu'on eſt ſur lé qui vive, on prendra ſes méſures pour né plus reſter court. Jé ſuis botre ſerviteur.

(*Il s'en va.*)

SCENE VI.

L'AVOCAT, *ſeul, ſe mirant.*

OUI, oui, elle ne m'ira pas ſi mal.... Si j'avois mon habit neuf à préſent, je ſerois préſentable.... Mais ce vaurien d'André qui ne m'apporte pas la réponſe de Duval.... N'eſt-ce pas lui?... Oh! oh! c'eſt un Officier. Que demande-t-il?

SCENE VII.

L'AVOCAT, L'OFFICIER.

L'OFFICIER.

MONSIEUR, la réputation de votre mérite & l'excellence des conſeils que vous avez toujours donnés, m'engagent à venir vous conſulter ſur une circonſtance embarraſſante dans laquelle je me trouve.

L'AVOCAT.

Expliquez-vous, Monſieur, & ſoyez perſuadé que je me ferai un vrai plaiſir de pouvoir vous être utile.

L'OFFICIER.

Monſieur, je viens tout d'abord au fait. Mon nom eſt Bruſqu'entout, mon état eſt Capitaine de Vaiſſeau. Mon humeur eſt peu endurante; je me

retiens par fois, cependant; mais le diable n'y perd rien, & plus ma colère s'eſt couvée longtems, plus elle eſt terrible quand elle éclate! Voilà quinze jours que je me retiens, jugez de ce qu'il m'en coûte. Auſſi, gare! Oui, morbleu! gare où l'orage tombera.

L'AVOCAT.

Monſieur, l'emportement & la colère gâtent ſouvent bien des affaires.

L'OFFICIER.

Eh, la douceur & la modération me donnent la colique. Au demeurant, voilà de quoi il s'agit. Vous êtes honnête homme, conſeillez-moi bien.

L'AVOCAT.

J'y ferai de mon mieux.

L'OFFICIER.

Monſieur, j'aime une Demoiſelle charmante; je l'idolâtre, j'en perds l'eſprit, j'en ſuis fou.... Vous comprenez ce que cela veut dire?

L'AVOCAT.

Oui, Monſieur; à merveille.

L'OFFICIER.

La Demoiſelle, de ſon côté, me voit de bon œil. Je lui conviens, & ſans faire l'avantageux, je crois que nous n'aurions pas de peine à tomber d'accord. Vous m'entendez bien.

L'AVOCAT.

Mais oui, cela me paroît intelligible.

L'OFFICIER.

L'OFFICIER.

Oui, mais le diable s'en mêle. Malgré cette belle intelligence-là, il y a une mère ſur jeu. Cette mère s'eſt coëffée d'un certain freluquet qui me traverſe, voyez-vous bien cela?... Ce freluquet eſt un de vos Confrères, un beau diſeur, un mirliflor! Je ne ſais pas ſon nom, je ne l'ai jamais rencontré; mais j'ai eu vent de cette intrigue-là, & j'ai réſolu d'y mettre ordre. Comprenez-vous?

L'AVOCAT.

(*A part.*) Oh! oh! voici qui devient ſérieux. Eh, dites-moi, Monſieur, cette Dame chez qui il fréquente, ainſi que vous, eſt-ce une perſonne connue; ſa maiſon eſt-elle....

L'OFFICIER.

Oh! ouverte à tout le monde; c'eſt ſur le grand ton. C'eſt Madame de Saint-Ange.

L'AVOCAT.

Madame de Saint-Ange.... (*A part.*) Ah! ventrebleu, cela me regarde.

L'OFFICIER.

Oui, elle-même. La connoiſſez-vous?

L'AVOCAT.

Oui, un peu....

L'OFFICIER.

C'eſt une femme de bonne ſociété! Eſt-il vrai?

L'AVOCAT.

Oui, excellente.

L'OFFICIER.

Et ſa fille, la connoiſſez-vous?

L'AVOCAT.

Oh! comme cela; oui, j'en ai quelqu'idée.... (*A part.*) Que diable eſt-ce que cela va devenir?

L'OFFICIER.

Elle eſt charmante, n'eſt-il pas vrai?

L'AVOCAT.

Oui, on le dit; elle eſt fort bien.

L'OFFICIER.

Et elle mérite bien qu'un honnête homme s'attache ſérieuſement à elle: qu'en penſez-vous? N'êtes-vous pas de mon avis?

L'AVOCAT, *à part.*

Que trop, morbleu!... (*Haut.*) Mais, Monſieur, eſt-ce là le conſeil que vous voulez me demander?

L'OFFICIER.

Non, non, nous n'y êtes pas. Voici le fait.... Il y a, comme je vous dis, un certain homme qui fréquente dans cette maiſon, cet homme me chiffonne l'eſprit, & je veux m'en débarraſſer.... Or, je n'entends pas les affaires, moi; mais j'ai imaginé différens expédiens, & je viens vous prier de me dire celui que vous croirez le plus avantageux.

L'AVOCAT.

Voyons, Monſieur; parlez. Expliquez-vous.

L'OFFICIER.

Comme je vous dis, moi, je n'aime pas à

lanterner ; j'aime que les choſes s'expédient en bref. Aller prier poliment cet homme de ne plus remettre le pied dans la maiſon, il me le promettra peut-être ; mais ſavoir s'il tiendra parole.

L'AVOCAT.

Oui, comme vous dites, ſavoir ſi cela lui conviendroit. Il pourroit vous repréſenter que la fille lui paroiſſant aimable comme à vous, il a droit de l'aimer comme vous.

L'OFFICIER.

Oui, ſans doute ; ainſi tout cela traîneroit. En conſéquence, pour abréger, je crois que le plus court ſeroit de....

L'AVOCAT.

De quoi, Monſieur ?

L'OFFICIER.

Ma foi, de le faire ſauter par la fenêtre....

L'AVOCAT, *à part.*

Diable ! (*Haut.*) Oh ! non, je ne vous conſeille pas de prendre ce parti-là ; il ſeroit trop dangereux.

L'OFFICIER.

Pour lui, ſans doute ; il pourroit ſe caſſer une jambe, un bras, le cou peut-être ; mais cela le corrigeroit toujours.

L'AVOCAT.

Ah ! Monſieur, ce moyen-là eſt un peu trop vif. On en peut trouver d'autres....

L'OFFICIER.

Oui, plus doux! J'y ai penſé. J'en ai un autre encore qui eſt beaucoup plus pacifique.

L'AVOCAT.

Lequel, s'il vous plaît.

L'OFFICIER.

Mais la première fois que je le rencontrerai, c'eſt de lui donner cent coups de bâton. (*Il tire ſa tabatière.*)

L'AVOCAT.

Cent coups de bâton!

L'OFFICIER, *lui préſentant du tabac.*

En uſez-vous, Monſieur?... Oui, avec promeſſe d'autant chaque fois que je le retrouverai. Croyez-vous qu'il y retourne ſouvent?

L'AVOCAT.

Monſieur, vous avez-là des moyens....

L'OFFICIER.

Sûrs. Qu'en penſez-vous?

L'AVOCAT.

Mais je les trouve violens....

L'OFFICIER.

Écoutez donc, je ſuis piqué, moi! Mettez-vous à ma place, feriez-vous moins; un freluquet, un original, un ſot....

L'AVOCAT.

Monſieur, mais ſavez-vous....

L'OFFICIER.

Et oui, je ſais tout.... Il me déplaît, vous dis-je, & je veux l'expulſer, voilà mon dernier mot, à moins que vous ne me donniez un moyen plus ſûr & plus prompt. Je n'en connois pas d'autre; la fenêtre ou le bâton, choiſiſſez.

L'AVOCAT.

Monſieur, mais ce choix-là eſt déſobligeant! & il y a peu de gens qui s'en accommodaſſent.

L'OFFICIER.

Ah, il s'en accommodera, lui!... Ce n'eſt pas là ce qui m'inquiète, il s'en accommodera, j'en réponds.

L'AVOCAT.

(*A part.*) Quel diable d'homme eſt-ce cela! Il eſt capable de tout.... Cela n'entend rien..... Écoutez, écoutez, Monſieur; puiſque vous me demandez un conſeil, permettez que je vous en donne un.

L'OFFICIER.

Vous me ferez plaiſir: parlez.

L'AVOCAT.

Vous avez témoigné, ſans doute, que vous aviez des deſſeins ſur cette Demoiſelle?

L'OFFICIER.

Oui; je ne m'en ſuis pas caché.

L'AVOCAT.

Vous avez fait éclater de même que les aſſiduités de votre Rival vous cauſoient du chagrin?...

L'OFFICIER.

Du chagrin, oui, de l'humeur.

L'AVOCAT.

Eh bien, Monſieur, attendez quelques jours. Vos propos lui reviendront, & cet homme, par honnêteté, ſe retirera de lui-même, & vous laiſſera le champ libre.

L'OFFICIER.

Croyez-vous, Monſieur?

L'AVOCAT.

Oh! oui, je le crois....

L'OFFICIER.

M'en répondriez-vous bien?...

L'AVOCAT.

Mais,... oui, preſque....

L'OFFICIER.

A la bonne heure! Voilà tout ce que je demande.... Mais prenez-y garde.... Si vous me promettez cela pour lui, & puis qu'après il aille y manquer, vous voyez bien que cela ſera à recommencer, & alors....

L'AVOCAT.

Non, je crois que vous ne ſerez pas dans cet embarras-là.

L'OFFICIER.

C'eſt que vous ſentez qu'ayant été trompé dans mon attente, l'humeur redoubleroit, & alors.... je ne m'en tiendrois pas aux coups de bâton.... il iroit de la fenêtre, oh! décidément....

L'AVOCAT.

Non, non, ne craignez rien ; cela s'arrangera à votre ſatisfaction.

L'OFFICIER.

Allons, puiſque vous prenez cela ſur vous, je veux bien vous croire. J'attendrai quelques jours.... Pourtant les coups de bâton.... je crois que cela auroit bien fait.

L'AVOCAT.

Eh non, Monſieur ; vous gâteriez tout, vous dis-je.

L'OFFICIER.

Eh bien, ſoit.... Comme vous voudrez.... J'ai pourtant idée qu'une petite volée..... Je ne ſais pas, cet expédient-là me rioit aſſez....

L'AVOCAT.

Eh ! Monſieur, croyez-moi, la douceur arrange mieux les affaires....

L'OFFICIER.

Allons, voilà qui eſt fini ; j'en paſſerai par où vous voulez.... Je lui donne trois ou quatre jours pour prendre ſon parti ; mais après cela, ma foi....

L'AVOCAT.

Oui.... c'eſt aſſez.... Oh ! ſûrement après ce terme, vous ne le trouverez plus diſpoſé à troubler vos plaiſirs.

L'OFFICIER.

En vous remerciant de votre bon avis. Si ce réuſſit, je vous en aurai une entière obligation ;

L'AVOCAT, *le reconduiſant.*

Oh! il y a tout à parier...

L'OFFICIER, *revenant.*

Ah ça, vous dites donc abſolument que les coups de bâton....

L'AVOCAT.

Oui, ſont inutiles, tout-à-fait inutiles.

L'OFFICIER.

En ce cas, Monſieur, j'ai l'honneur d'être votre ſerviteur de tout mon cœur....

L'AVOCAT.

Monſieur, c'eſt moi qui ſuis le vôtre.

L'OFFICIER, *tirant de l'argent.*

A propos, voici, Monſieur....

L'AVOCAT.

Qu'eſt-ce que vous faites donc, Monſieur?

L'OFFICIER, *jettant deux écus ſur la table.*

C'eſt pour la Conſultation; c'eſt le droit d'avis.

L'AVOCAT.

Oh! Monſieur, vous plaiſantez; je ne me fais pas payer....

L'OFFICIER.

Pardonnez-moi, Monſieur; chacun ſon métier dans ce monde. Nous autres, nous ſommes payés pour agir. (*Geſte du bâton.*) Et vous pour parler. Je ſuis votre valet très-humble. (*Il s'en va.*)

SCENE VIII.

L'AVOCAT, *ſeul.*

LA peſte ! voilà une belle Conſultation que je viens de faire là ! A raiſon de l'avis que j'ai reçu pour celui que j'ai donné, je ne ſais pas trop qui de nous deux auroit dû payer l'autre. Cela n'eſt pas à négliger toujours. Ah ! Mademoiſelle Saint-Ange !... Dans le fond la perte n'eſt pas grande. Elle eſt un peu coquette, la Demoiſelle ! Je m'étois enfourné-là, moi.... Cela me fait ouvrir les yeux. Oui, tôt ou tard j'aurois été ſa dupe. Je ſuis bien aiſe d'être prévenu à tems.... Je vais me retourner d'un autre côté.... Mais quoi !... j'y étois prié à ſouper ! Que dira-t-on ſi l'on ne m'y voit pas ?.... Ah ! parbleu, oui, ſon ſouper ! j'en manquerai bien ! J'irai chez Madame Douci ; elle eſt très-aimable, elle eſt encore jeune, elle eſt veuve & maitreſſe de ſa perſonne ; elle eſt riche !... Bon ! bon ! je ne peux que gagner au change. Voilà qui eſt décidé, je me donne à elle ſans reſtriction.

SCENE IX.

LE TAILLEUR, L'AVOCAT.

LE TAILLEUR.

MONSIEUR, voici votre habit.

L'AVOCAT.

Ah! fort bien, vous ne pouviez arriver plus à propos. Eſſayons-le.

LE TAILLEUR, *le développant.*

Nous n'avons pas perdu de tems, comme vous voyez, Monſieur.

L'AVOCAT.

Ah! vous êtes un homme divin!... Auſſi j'aurai ſoin de vous.

LE TAILLEUR.

Monſieur, vous êtes bien honnête.... La couleur n'eſt peut-être pas de votre goût, mais au magaſin....

L'AVOCAT.

Si-fait, elle eſt charmante!... (*A part.*) Cela ſe rencontre à merveille; Madame Douci avoit juſtement hier une polonoiſe de cette couleur-là.... Ce ſera une façon adroite de lui faire ma cour.

LE TAILLEUR, *le boutonnant.*

Je crois qu'il vous ſerre trop des côtés, il faudra le rélargir un peu....

L'AVOCAT.

Non, non; il fait fort bien comme cela (*A part.*) Cela marque mieux la taille. Madame Douci ne hait pas cela.

LE TAILLEUR.

La taille me paroît trop longue; je vais l'emporter pour la raccourcir.

L'AVOCAT.

Non, non; au contraire, c'eſt fort bien. C'eſt à l'Angloiſe. (*A part.*) Madame Douci eſt folle de cette mode-là. Je lui vas tourner la tête....

LE TAILLEUR.

Monſieur eſt donc content?

L'AVOCAT.

Oh! oui, très-content; c'eſt de l'excellent ouvrage. Tenez, voilà pour boire à ma ſanté.

LE TAILLEUR.

Monſieur eſt bien bon, je n'y manquerai pas.... Si pourtant Monſieur vouloit, je le reporterois juſqu'à demain pour rabattre les coutures & ôter les fils.... cela ſeroit plus propre.

L'AVOCAT.

Non, non, c'eſt mieux comme cela.... & puis le ſoir aux lumières cela ne paroîtra pas.

LE TAILLEUR.

Enfin puiſque Monſieur eſt content, il n'y a rien à dire; on le ſervira toujours de même.

(*Il s'en va.*)

L'AVOCAT.

Oui, mon enfant, oui; ne perdez pas ma meſure, je vous en commanderai un autre inceſſamment.....

SCENE X.

L'AVOCAT, *ſeul.*

MAIS je ne vois revenir André ni Dupré.... Il me tarde de me préſenter chez Madame Douci.... Elle me ſaura gré de la préférence.... Lui donner à la fois l'étrenne d'une perruque & d'un habit neuf, cela me vaudra des complimens de ſa part... Ah! voilà André & les billets de Bal de Madame Douci.... Parbleu! tu te fais bien attendre?

SCENE XI.

L'AVOCAT, ANDRÉ.

L'AVOCAT.

VOILA plus de deux heures que tu es parti?

ANDRÉ.

Pardine, Monſieur, j'ai été pourtant furieuſement vîte.

L'AVOCAT.

Tu as été vîte!

ANDRÉ.

Oui, Monſieur; toujours couru.

L'AVOCAT.

Eh! par où diable as-tu donc été?

ANDRÉ.

Comme vous m'avez dit, Monſieur, chez le Loueur de carroſſes verts, où que j'ai ben trouvé la petite porte jaune au haut de l'eſcalier que j'y ai ſonné moi-même, comme quoi qu'il eſt venu un Domeſtique *en veſte bleu* qui m'a répondu.

L'AVOCAT.

Eh bien, que t'a-t-il dit?

ANDRÉ.

Y m'a dit que.... A propos de ça, je le connois, Monſieur, ce Domeſtique-là; il eſt de mon pays.

L'AVOCAT.

Eh, morbleu! laiſſe-là ton pays; parle-moi de ma lettre.

ANDRÉ.

Ah! Monſieur, votre lettre; elle étoit pour Monſieur Duval, pas vrai?

L'AVOCAT

Sans doute. Eh bien.

ANDRÉ.

Eh bien, Monſieur, il n'y étoit pas Monſieur Duval.

L'AVOCAT.

Comment, Duval n'y étoit pas!... Mais, miſérable, il falloit revenir tout de ſuite.

ANDRÉ.

Ah que nenni, Monſieur; je fais mieux mes commiſſions que ça.... Le Domeſtique m'a dit que je le trouverais chez une Dame.... Madame..... Madame..... Tenez, voilà que je ne trouverai plus ſon nom à préſent! Il n'y a que ça qui me brouille dans Paris, c'eſt les noms.

L'AVOCAT.

Eh, qu'importe ſon nom. Y as-tu été?

ANDRÉ.

Oui, Monſieur; qui demeure à la porte Saint-Antoine: toujours me vlà donc que je m'en vas du carrefour de Buſſy à la porte Saint-Antoine, cheux ſte Dame, au troiſième ſur le devant, une porte-cochère..... Non. Ah, je ne ſais pas trop ſi c'étoit une porte-cochère, ou non.... c'étoit une porte toujours.

L'AVOCAT.

Eh, morbleu! abrège; la porte n'y fait rien.

ANDRÉ.

Pardonnez-moi, Monſieur; faut ben vous dire comme on m'a expliqué. Je ſuis monté donc à ce troiſième. Je n'ai pas eu la peine de ſonner-là, car la porte étoit toute grande ouverte. Vlà que je ne ſavois pas à qui demander rien; y n'y avoit perſonne dans ſte chambre.

L'AVOCAT.

Comment, perſonne!

ANDRÉ.

Non, Monſieur, qu'une vieille femme qui eſt

montée un moment après, & qui m'a voulu faire repoſer un inſtant, parce j'étois tout en ſueur.

L'AVOCAT.

Eh, ventrebleu! tu te repoſeras après; achève donc.

ANDRÉ.

Oh! elle étoit bien honnête ſte bonne femme. Vous ne croiriez pas, Monſieur; elle m'a voulu faire manger une ſalade avec elle.

L'AVOCAT.

Et tu as mangé, toi, à ton aiſe?

ANDRÉ.

Non, Monſieur, j'ai refuſé ça.

L'AVOCAT.

Eſt-il poſſible! Et Monſieur Duval enfin qu'en as-tu fait?

ANDRÉ.

Monſieur, ſte vieille m'a dit qu'il étoit ben venu dans l'après-midi, mais qu'il étoit ſorti depuis.

L'AVOCAT.

Comment, encore ſorti!

ANDRÉ.

Oui, Monſieur; mais la vieille m'a dit comme ça qu'en ſortant il avoit dit comme ça, qu'il avoit affaire au Café contre la porte Saint-Honoré.... Je n'ai pas laiſſé tomber ſte parole-là par terre, moi; j'ai couru ben vîte à la porte Saint-Honoré.

L'AVOCAT.

Ah! je reſpire!

ANDRÉ.

Oh ! moi, allez, quand je fais une commiſſion....

L'AVOCAT.

Eh bien, à la porte Saint-Honoré....

ANDRÉ.

Eh bien, Monſieur, à la porte Saint-Honoré, j'ai vu un Café comme la vieille m'avoit dit; mais, Monſieur, je me ſuis trouvé dans un embarras terrible.

L'AVOCAT.

Comment donc?

ANDRÉ.

Y en avoit deux, Monſieur, des Cafés, à côté l'un de l'autre; imaginez un peu, moi, je ne ſavois auquel m'adreſſer: quand j'ai vu ça, putôt que de me tromper dans ma commiſſion, j'ai ben vîte, ben vîte retourné à la porte Saint-Antoine, pour demander à la vieille lequel c'étoit.

L'AVOCAT.

Ah! miſéricorde!

ANDRÉ.

La vieille m'a expliqué: mon ami, c'eſt le premier à droite, *à la Bonne-Foi;* on ne peut pas s'y tromper.... Je ſuis donc revenu toujours galoppant, & ſte fois-là je ſuis entré tout de ſuite au Café de *la Bonne-Foi.* J'ai demandé Monſieur Duval. Le premier Garçon eſt venu à moi en riant. Y m'a dit: ah! c'eſt Monſieur Duval que vous demandez? Oui, Monſieur. Eh bien, mon ami, qui m'a dit le Garçon, ſi vous êtiez venu deux minutes

minutes plutôt, vous l'auriez trouvé.... Il ne peut pas être bien loin ; il s'en va par les Thuileries.

L'AVOCAT.

Le diable ſoit de la promenade ; finira-t-elle bientôt ?

ANDRÉ.

Monſieur, comme j'étois à la porte des Thuileries, il entroit chez le Suiſſe pour lire la Gazette.

L'AVOCAT.

Ah ! Dieu ſoit loué ! Le voilà pourtant trouvé Tu lui as donné ma lettre, enfin.

ANDRÉ.

Sûrement, Monſieur, je lui ai donnée.

L'AVOCAT.

Que t'a-t-il dit ?

ANDRÉ.

Lui, Monſieur ; rien.

L'AVOCAT.

Comment, rien !

ANDRÉ.

Non, Monſieur ; rien du tout.

L'AVOCAT.

Quel conte ! Mais cela n'eſt pas poſſible.

ANDRÉ.

Si-fait, Monſieur, c'eſt poſſible. S'il m'avoit dit quelque choſe, pourquoi que je ne vous le dirois pas ? Je n'ai pas d'intérêt à ça, moi.

L'AVOCAT.

Mais il falloit dire que tu attendois une réponſe.

ANDRÉ.

Je lui ai dit auſſi.

L'AVOCAT.

Et il ne t'en a pas fait ?

ANDRÉ.

Ah pour ça non.... Il s'eſt mis dans un coin, il a demandé une plume, de l'encre & du papier, & puis il s'eſt mis à écrire.

L'AVOCAT.

Comment à écrire ! Et quoi ?

ANDRÉ.

Ma foi, je n'en ſais rien.

L'AVOCAT.

Étoit-ce une lettre ?

ANDRÉ.

Oui. Je crois ben que oui, ſauf qu'il ne l'a pas cachetée.

L'AVOCAT.

Et qu'en a-t-il fait ?

ANDRÉ.

Il me l'a donnée, Monſieur.

L'AVOCAT.

Il te l'a donnée ! Pourquoi faire ?

ANDRÉ.

Pour vous l'apporter, Monſieur.

L'AVOCAT.

Pour me l'apporter ! Et où eſt-elle donc ?

ANDRÉ, *la tirant de ſa poche avec ſang-froid.*

La voilà, Monſieur.

L'AVOCAT, *la lui arrache avec colère.*

Comment, la voilà ! Que la peſte te crève.... Tenez, cet imbécile qui me tient-là deux heures à me faire perdre patience.

ANDRÉ.

Et ben dame, Monſieur, tout le monde ne peut pas être ſi vif que vous, auſſi.... Monſieur a-t-il d'autres commiſſions à faire pendant que je ſuis en train ?

L'AVOCAT.

Non, non, ce n'eſt pas la peine....

ANDRÉ.

Comme vous voudrez, Monſieur ; je vas me repoſer.

L'AVOCAT.

Écoute, va-t-en vîte manger un morceau, & tu mettras ton habit, pour venir avec moi me ſervir à table ; entends-tu ? Nous partirons ſitôt que Dupré arrivera.

ANDRÉ.

Oui, Monſieur ; je m'en vais me tenir tout prêt.

(*Il ſort.*)

SCENE XII.

L'AVOCAT, *ſeul.*

(*Il lit la lettre.*)

« JE ne t'envoye pas les billets que tu me de-
» mandes pour le Bal de Madame Douci, & je
» te conſeille même de ne te pas préſenter chez
» elle, qu'elle ne ſoit un peu revenue ſur ton
» compte. Quelqu'un, ſans doute, t'a deſſervi
» dans ſon eſprit, car elle m'a parlé de toi avec
» humeur & dédain ». (*Il jette la lettre ſur la table.*)

Avec humeur & dédain! Ah! ventrebleu, voilà qui eſt un peu fort! Avec humeur & dédain! Un homme deſiré par-tout, couru de toutes les ſociétes, qui vous donne la préférence ſur toutes!... Eh, Madame Douci, vous n'y penſez pas... Avec dédain!... Et mon habit neuf... Oh! l'on vous apprendra ce que l'on vaut.... Et ma perruque de Préſident.... Ah! je me vengerai de vous, ou je ne pourrai. Du dédain!... Ah! c'eſt vous qui m'en inſpirez à préſent. Voyons, voyons, un bon mémoire contre cette imprudente-là... Ah! vous m'oſez braver, vous me défiez... Voyons un peu de quel côté ſeront les rieurs. (*Il prend une plume & du papier.*) Mais un mémoire c'eſt trop conſéquent, & le ſujet n'en vaut pas la peine. Un bon Couplet de Chanſon, c'eſt plus piquant, & cela courre mieux. Cherchons un Air. (*Il en eſſaye pluſieurs; bref, il s'en tient à celui de*, il n'eſt qu'un pas du mal au bien.)

(*Il écrit en chantant.*)

Chez Douci, tout plaît, tout engage ;
On dit qu'elle ſait tout charmer.

Juſques-là elle ne peut pas ſe plaindre.... mais c'eſt la chûte.

Qu'on ne peut la voir ſans l'aimer.
Qu'il eſt doux de lui rendre hommage !

On ne s'attend pas à l'Épigramme.

Que l'adorer eſt le vrai bien ;
Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

A merveille ! Ah, délicieux ! (*Il ſe lève & ſe promène en répétant :*

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

Allons, il faut en faire un ſecond, & lui envoyer cela au milieu de ſon Bal.

(*Il ſe remet à écrire.*)

Que de ſes yeux le doux langage,
En faiſant former mille vœux.

SCENE XIII.

L'AVOCAT, Madame POURSUIT, ANDRÉ.

ANDRÉ, *annonce.*

MONSIEUR, Madame Pourſuit vous demande....

L'AVOCAT.

Je n'ai pas le tems, je ſuis en affaire.

Madame POURSUIT.

Oh! affaire! Il n'y a pas d'affaire qui tienne devant la mienne. Monſieur, il faut que vous ayez la bonté de m'écouter.

L'AVOCAT, *chante entre ſes dents, ſans entendre la Vieille.*

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

Madame POURSUIT.

Qu'eſt-ce que vous dites, Monſieur?

L'AVOCAT.

Je dis, Madame, que votre Mémoire eſt fait, qu'il eſt chez l'Imprimeur, & qu'il faut que vous attendiez qu'il ſoit diſtribué pour demander une Audience. (*Il ſe remet à chanter bas.*)

Madame POURSUIT, *s'aſſeyant.*

Monſieur, ce n'eſt pas cette affaire-là qui m'amène; c'eſt un nouvel incident qui m'arrive. On

attaque mes mœurs, ma réputation, & j'eſpère que vous voudrez bien me défendre encore dans cette occaſion-ci.

L'AVOCAT, *chantant.*

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

Madame POURSUIT.

Comment, vous n'en croyez rien! Quoi! Monſieur, vous refuſeriez de prendre la défenſe d'un femme malheureuſe! Ah! cela ſeroit barbare.

L'AVOCAT.

Je vous demande pardon, Madame, je ne vous dis pas cela. C'eſt une autre affaire que j'ai dans la tête, & pour laquelle je compoſe un Mémoire actuellement.

Madame POURSUIT.

Mais mon affaire à moi, Monſieur, eſt la plus ancienne.

L'AVOCAT.

Vous avez raiſon, Madame; eh bien, parlez, je vous écoute.

Madame POURSUIT.

Monſieur, vous connoiſſez tous mes procédés vis-à-vis de mon mari, & tout le monde ſait que je ſuis une honnête femme.

L'AVOCAT, *chante.*

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

Madame POURSUIT.

Comment! Monſieur, en douteriez-vous?

L'AVOCAT.

Non, non, Madame ; continuez.

Madame POURSUIT.

Pendant dix ans que j'ai été avec mon mari, j'ai eu dix enfans, dont il m'en reſte quatre, & tous les quatre ſont bien de lui aſſurément ! Cependant....

L'AVOCAT, *chante.*

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

Madame POURSUIT.

Monſieur, vous m'inſultez.

L'AVOCAT.

Moi ! Comment donc ?

Madame POURSUIT.

Quoi ! Monſieur, à tout ce que je vous dis, vous répondez toujours, je n'en crois rien.

L'AVOCAT.

Eh non, Madame ; encore une fois, ce n'eſt pas à vous. Ce ſont des Notes que je fais à un Mémoire.

Madame POURSUIT.

Des Notes, des Notes ; faites-en plutôt ſur ce que je vous dis.

L'AVOCAT.

Ne vous inquiétez pas ; continuez, je vous prie.

Madame POINTU.

Eh bien, Monſieur, mon mari eſt mort, &

mes coquins d'enfans m'accuſent aujourdhui de l'avoir laiſſé mourir, faute de ſecours.

L'AVOCAT, *chante.*

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

Madame POURSUIT.

Ah vraiment, Monſieur, vous avez bien raiſon de n'en rien croire! Le pauvre cher homme! Tout le monde ſait que je l'aimois ſi tendrement!

(*Elle pleure.*)

L'AVOCAT, *chante.*

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

Madame POURSUIT.

Cela eſt pourtant bien vrai, Monſieur.

L'AVOCAT, *chante.*

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

Madame POURSUIT.

Mais, Monſieur, vous mocquez-vous de moi? L'on n'a jamais traité une honnête femme comme vous faites.

L'AVOCAT, *chante.*

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

Madame POURSUIT, *ſe levant en colère.*

Vous m'inſultez, Monſieur; vous m'outragez! Je m'en plaindrai.

L'AVOCAT.

Plaignez-vous, oui: ce ſera fort bien fait.

Madame POURSUIT.

C'eſt indigne à vous! Une pauvre Veuve... Oui, Monſieur, vous me rendrez tous mes papiers; vous ne plaidrez plus pour moi.

L'AVOCAT.

Tout comme il vous plaira, Madame.

Madame POURSUIT.

Oh! ſans doute; il n'y a pas à dire à cela, je n'en crois rien. Allons, rendez-moi ſur le champ toutes les Pièces de mes Procès.

L'AVOCAT.

Ah! pour le moment, Madame, tout cela eſt en déſordre; mais je les chercherai, & je vous les renverrai.

Madame POURSUIT.

En déſordre! Qu'eſt-ce à dire, Monſieur..... Quand je vous ai remis mes Pièces, elles étoient en bon état.... je les veux de même.

L'AVOCAT, *chante.*

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

Madame POURSUIT, *indignée.*

Ah! c'eſt affreux! Je ſuis outrée de colère! j'étouffe. Vous êtes un monſtre, Monſieur; je m'en vais me plaindre contre vous, & faire dreſſer une Requête, pour vous faire interdire; & ſi l'on

ne me rend pas juſtice, j'irai moi-même à l'Audience, & je vous arracherai les yeux, je mordrai les Avocats, j'égratignerai les Juges, j'étranglerai le Premier Préſident, & je mettrai le feu à toute la Grand'Chambre.

(*Elle s'en va.*)

L'AVOCAT, *chante.*

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

SCÈNE XIV.

L'AVOCAT, *ſeul.*

PESTE ſoit de la vieille folle ! J'ai penſé ne pouvoir pas trouver mon dernier Vers. Heureuſement j'en ſuis quitte, & ma Chanſon eſt achevée. Je vais la montrer à Dupré, & nous la porterons chez la Baronne de Wouiſtival : pour ce ſoir elle ſera mon pis-aller. Ah ! juſtement voici Dupré.

SCENE XV.

DUPRÉ, L'AVOCAT,

L'AVOCAT.

PARBLEU ! tu reviens bien tard. Voilà onze heures ; je ne t'attendois plus.

DUPRÉ.

Ma foi, mon ami, j'ai ſoutenu un rude aſſaut par rapport à toi.... Lorſque j'ai annoncé ta déſertion, tout le monde s'eſt déchaîné ; j'ai eu mille peines à me retirer de leurs mains. Ah ! ne t'y préſente pas davantage, tu y ſerois mal reçu.

L'AVOCAT.

Voici de quoi faire ma paix. Écoute cela.

DUPRÉ.

Mais ce Bal où tu devois me mener ; partons-nous ?

L'AVOCAT.

Non ; j'ai changé d'avis.

DUPRÉ.

Encore changé ! Tu es diablement inconſtant !

L'AVOCAT.

Ce n'eſt pas inconſtance, c'eſt raiſon.... C'étoit chez Madame Douci que je voulais te mener ; j'ai réfléchi qu'elle étoit ennemie de Madame de

Wouiſtival, & que ce ſeroit riſquer de te brouiller avec elle.

DUPRÉ.

Oui, cela eſt vrai.

L'AVOCAT.

Mais voici une occaſion de faire ta cour à la Baronne, & de me raccommoder moi-même. Je viens de faire deux Couplets ſur Madame Douci; nous allons les porter à la Baronne.

DUPRÉ.

Eh! pourquoi fais-tu des Couplets ſur Madame Douci? Tu étois ſi prévenu en ſa faveur!

L'AVOCAT.

Oh! c'eſt une petite méchanceté ſans conſéquence.... d'ailleurs, elle eſt dédaigneuſe.... elle prend quelquefois un certain ton avec les gens; il eſt bon de la corriger un peu. Écoute.

(*Il chante.*)

Chez Douci, tout plaît, tout engage;
On dit qu'elle ſait tout charmer.

DUPRÉ.

Appelles-tu cela de la méchanteté?

L'AVOCAT.

Écoute, écoute. (*Il chante.*)

Qu'on ne peut la voir ſans l'aimer;
Qu'il eſt doux de lui rendre hommage!

DUPRÉ.

Si c'eſt comme ça que tu la corriges!...

L'AVOCAT.

Attends, attends.... (*Il chante.*)

Que l'adorer eſt le vrai bien.

DUPRÉ.

Mais, crois-tu faire ta cour à la Baronne en lui chantant cela ?

L'AVOCAT.

Sans doute. Ecoute donc la finale.... On dit, tu vois bien, (*Il chante.*)

Que l'adorer eſt le vrai bien.

Mais moi, (*Il chante.*)

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

DUPRÉ.

Ah! fort bien! Je comprends maintenant.

L'AVOCAT.

Y es-tu ?

DUPRÉ.

Oui, oui. Diable! cela me paroît bien méchant.

L'AVOCAT.

Ah! délicieux! Ecoute l'autre Couplet.

DUPRÉ.

Mais, pourquoi diable as-tu fait cela contre elle ?

L'AVOCAT.

Bon, bon; c'eſt une petite faillie.... Ecoute. C'eſt toujours; on dit, vois-tu? (*Il chante.*)

Qu'elle eſt modeſte, douce & ſage,
Et qu'elle inſpire la gaîté;

Et que de la félicité
Tout en elle montre l'image;
Mais qu'elle craint un doux lien:
Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

DUPRÉ, *pendant que l'Avocat chante, a trouvé ſur la table la lettre de Duval ouverte, & la lit; il dit enſuite:*

Ah! je ne m'étonne pas! Voilà le motif! mon homme eſt congédié!...

L'AVOCAT, *après la Chanſon.*

Hem! qu'en dis-tu?

DUPRÉ.

Ah! c'eſt trop plaiſant!

L'AVOCAT.

La Baronne ſera enchantée de cela; eſt-il vrai?

DUPRÉ.

Mais non, je ne crois pas. Elle eſt bonne femme, la Baronne: elle aime le jeu, la table; mais elle n'aime pas à faire de la peine à perſonne.

L'AVOCAT.

Comment! nous ne lui porterons pas cela?

DUPRÉ.

Non, cela ne prendroit pas avec elle. Crois-moi, déchire tes Couplets; tôt ou tard on t'en ſauroit l'Auteur, & cela tourneroit à mal.... Va plutôt ſouper chez Madame Douci.... On t'attend là, n'eſt-il pas vrai?

L'AVOCAT.

Aſſurément. Je ne lui manquois que par rapport à toi & à la Baronne.

DUPRÉ, *chante.*

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

L'AVOCAT.

Hem! qu'eſt-ce que tu dis?

DUPRÉ.

Je penſe à ta Chanſon. Le refrein m'en paroît plaiſant.

L'AVOCAT.

Madame Douci ſeroit très-flattée de m'avoir. Elle ſait que j'ai le choix de vingt maiſons où je ſuis deſiré.

DUPRÉ, *chante.*

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

L'AVOCAT.

Mais, tu me perſiffles, je crois; tu fais le mauvais plaiſant?

DUPRÉ.

Moi! Non, du tout..... Eh bien, à quoi te détermines-tu, voyons?

L'AVOCAT.

Eh bien, mène-moi chez ta Baronne, nous nous raccommoderons en ſoupant.

DUPRÉ, *chante.*

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

L'AVOCAT.

Ah ça, finiras-tu ta Chanſon, à préſent! Que diable eſt-ce que cela veut dire?

DUPRÉ.

DUPRÉ.

Écoute, mon cher ami, je n'ai rien de caché pour toi, il faut que je te mette au fait.

L'AVOCAT.

Qu'y auroit-il de nouveau?

DUPRÉ.

Comme on eſt convaincu que tu as le choix de vingt ſoupers, tous meilleurs les uns que les autres, on n'a pas été étonné lorſque j'ai dit que tu n'irois pas chez la Baronne; mais tout le monde en a été extrêmement chagrin, & pour calmer un peu le déſeſpoir où les a jettés la nouvelle de ta déſertion, on s'eſt mis à table une heure plutôt qu'à l'ordinaire; on a mangé comme des perdus; on m'a même forcé d'en faire autant, & l'on ne m'a laiſſé aller qu'après m'avoir mis en état de ne pouvoir plus revenir ſouper avec toi.

L'AVOCAT.

Comment! tu as donc ſoupé auſſi?

DUPRÉ.

Moi, mon ami! comme un crevé! Mais ce n'eſt pas ma faute; mets-toi à ma placé. On m'a violenté. La bonne chère, la compagnie.... l'occaſion!... le vin de Champagne!... Comme je l'ai regretté!... Ah! je te dis, tu en aurois fait tout autant.

L'AVOCAT.

Le diable t'emporte!... & moi qui ai la complaiſance de t'attendre!

DUPRÉ.

Va, va, conſole-toi, mon cher! tu n'es pas à plaindre avec les connoiſſances que tu as, tu ne

ſaurois manquer de ſouper. Adieu ; puiſque le Bal que tu m'avois promis n'a pas lieu, je vais retrouver ma Baronne, & finir la fête avec honneur.... Une autre fois pourtant, ne ſois pas ſi leſte à faire déprier les gens, ou, crois-moi, munis-toi de meilleurs paſſe-ports que celui-ci, (*Il lui montre la Lettre de Duval, & s'en va en chantant ſur le même refrein*) tu feras bien, tu feras bien.

SCENE XV.

L'AVOCAT, *ſeul.*

QUE diable veut-il dire ?... Ah, morbleu ! voilà l'hiſtoire. Le drôle a lu la Lettre de Duval & mon congé de chez Madame Douci.... Ah ! parbleu, je ne m'en inquiète guères. Le plus court eſt d'en rire.

SCENE XVI ET DERNIERE.

L'AVOCAT, ANDRÉ *habillé & un flambeau allumé.*

L'AVOCAT.

EH bien ! que veux-tu comme cela ?

ANDRÉ.

Monſieur, je me ſuis habillé comme vous m'avez dit, & me voilà prêt pour vous aller ſervir à table.

L'AVOCAT.

Ah ! c'eſt bien.... Éteins ton flambeau, va, & ôte ton habit, je ne ſortirai pas.

ANDRÉ.

Eſt-ce que Monſieur ne ſoupera pas aujourd'hui?

L'AVOCAT.

Si fait, parbleu, je ſouperai! Je n'ai jamais eu tant d'appétit. Va-t-en chez un Traiteur me chercher à manger.

ANDRÉ.

Ah! Monſieur n'y penſe pas. Il eſt plus de minuit. Les Traiteurs ſont fermés.

L'AVOCAT.

Eh bien, c'eſt égal. N'y a-t-il pas ici quelque choſe?

ANDRÉ.

Non, Monſieur; rien du tout.

L'AVOCAT.

Comment, rien!... Et ce poulet qui reſtoit d'hier au ſoir?

ANDRÉ.

Ah! Monſieur, de ces chaleurs-ci tout ſe gâte... & puis vous m'avez dit que vous ne ſouperiez pas ici.

L'AVOCAT.

Eh bien, après?

ANDRÉ.

Eh ben, Monſieur, crainte d'accident, j'ai mangé le poulet.

L'AVOCAT.

Tu as mangé le poulet, miſérable!... Et que ne mangeois-tu le reſte du bouilli?

ANDRÉ.

Monſieur, j'en ai fait de la pâté pour votre caniche.

L'AVOCAT.

Fort bien. Va donc me chercher ce fromage qu'on m'a apporté ce matin, j'en mangerai un morceau.

ANDRÉ.

Le fromage! Ah! Monſieur, c'eſt comme un ſort! En revenant de porter votre Lettre, j'ai rencontré le chat qui le mangeoit.

L'AVOCAT.

Le diable vous emporte tous! L'imbécille mange mon poulet, le chien mange le bouilli, le chat avale mon fromage! Tout le monde a le ventre plein dans ma maiſon! Et moi, je vais me coucher ſans ſouper!

ANDRÉ.

Dame, mon pauvre Maître! c'eſt un malheur! Mais n'y a pas de ma faute!... Si j'avois pu prévoir ça, moi.... mais je comptois....

L'AVOCAT.

Ah! tu comptois! tu comptois!... Je comptois bien auſſi, moi... Mais je vois que le Proverbe a raiſon: quand on compte ſans ſon Hôte, il faut compter deux fois.

AU PUBLIC.

MESSIEURS, compter ſur vingt ſoupers & ne pas en trouver un, c'eſt un petit malheur dont je me conſolerai facilement; pourvu qu'en comptant ſur votre indulgence, je ne ſois pas encore trompé dans mon calcul.

FIN.